

CHATEAU DE BOURRAN
MÉRIGNAC près BORDEAUX – G. MOMUS, propriétaire

BOURRAN

Collection Archives communales de Mérignac

14Fi106.jpg

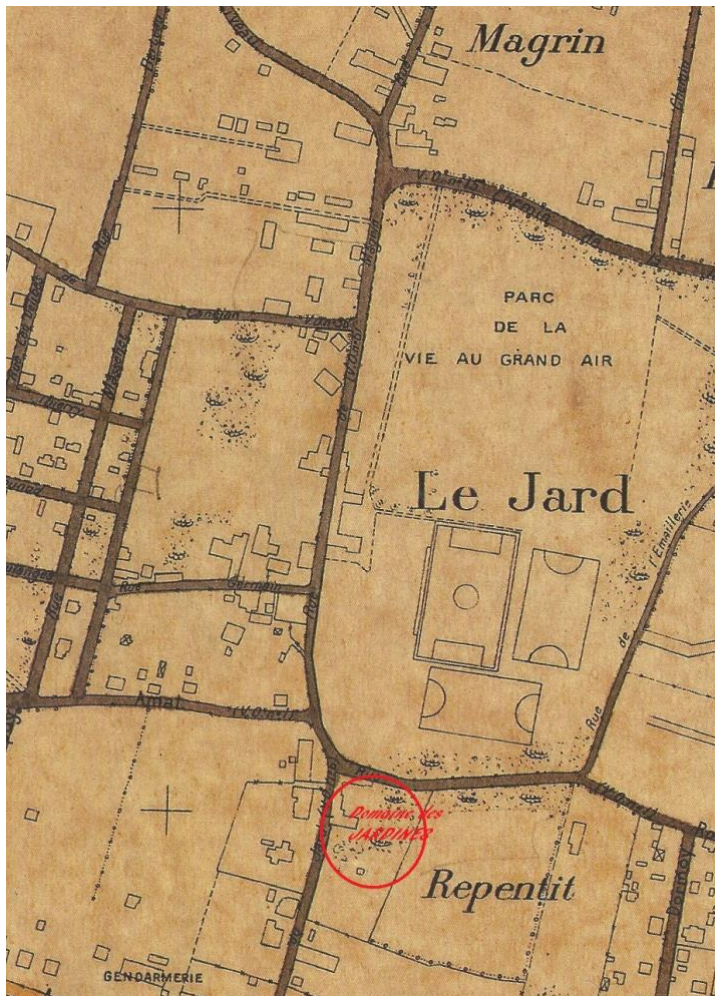




Jacqueline BEGEAU

SOUVENIRS D'ENFANCE DE 1951 A 1959 AUTOUR DU DOMAINE AUJOURD'HUI DISPARU DES JARDINES

Je suis née en Janvier 1945 au **domaine des Jardines**, une chartreuse de belle architecture, rue du Jard. Mon père, dans la marine marchande et ma mère, couturière, travaillaient durement. Malgré son apparence bourgeoise, la chartreuse était peu entretenue. Son propriétaire, **Monsieur Poinot**, qui habitait BORDEAUX, rue de l'Ormeau-Mort, la laissait un peu à l'abandon « *Les biens de cette terre ne nous intéressent pas* » disait-il avec philosophie. La maison était dénuée de tout confort. Pas de salle de bain, une « souillarde »,



petite pièce qui servait à la fois de salle de bain, de cuisine, de buanderie. Pour se chauffer, une cuisinière à charbon, émaillée bleu, et de grandes cheminées, style Louis XV, en marbre blanc. En rentrant de l'école, j'avais hâte de m'asseoir en face de la cuisinière et de glisser mes pieds dans le four ouvert. Quel plaisir, bien installée pour y étudier mes leçons ! Le parc qui entourait la maison était, en revanche, magnifique, avec de grands bassins, potager, verger, bois d'acacias, et quelques pieds de vigne. Des citronniers et des orangers poussaient dans de grands pots de terre.

La famille Poinot se distinguait par un esprit très romanesque et artistique. Père, Mère, et fils, tous peintres, vivaient de leurs rentes, dans un monde qui n'était pas le leur. Il arrivait que le fils Gilbert, vienne au domaine, coiffé d'un grand chapeau, agrémenté d'une longue et vaporeuse plume ; il nous saluait, et, se décoiffant, faisait une belle révérence, très étudiée, quel panache !! Parfois, il

accompagnait ses parents, dans une voiture à pédales, style traction, décapotable, de belle

envergure. Deux places assises à l'avant, et une à l'arrière. Véhicule peu courant, qui amusait les enfants du quartier. Les pétales de rose, les fleurs d'acacia, étaient son régal, il les mangeait avec délectation. A cette époque, ce n'était pas très courant ! Il nous parlait en vers, quelques quatrains, et s'en allait. Dans la propriété, il élevait des chèvres blanches, qu'il pensait pouvoir atteler, pour tirer une carriole, afin d'accrocher ses tableaux, les faire admirer et se faire connaître dans Bordeaux.

Par la suite, le choix de l'attelage, avec son poney qu'il appelait « Bienvenue » a été plus judicieux, il a pu réaliser son projet, avec une carriole néanmoins quelque peu tordue ! Pour



Mes jeunes années aux JARDINES

une enfant de 10 ans, c'était une surprise permanente, un sujet d'étonnement, et de nombreux éclats de rire. Je vous laisse imaginer les résultats sur le terrain !! Et il nous fit régulièrement des facéties comparables....

La **rue du Jard**, au niveau du domaine, où ne passaient que cinq ou six véhicules dans la journée, a été aménagée, il y a aujourd'hui des feux tricolores et une circulation dense.

Même si l'on entendait les sirènes de l'émaillerie proche, le quartier était paisible. Suivant l'orientation du vent, le sifflet des trains circulant comme aujourd'hui de Bordeaux vers le Médoc, se faisait entendre.. « Tiens, il va pleuvoir » disait maman. Dans la rue, **Mme Cormier** tenait une pâtisserie, plus loin, l'épicerie-boucherie de **Mr Laguna** mais aussi une mercerie ; je revois toujours cette mercière, **Madame Laguna** maman, avec son visage rond et des cheveux gris, tirés en chignon au bas de sa nuque. Tout à côté, un bar, où les hommes en fin de journée, se retrouvaient pour « taper la belote ».

De nos jours, c'est à cet emplacement que sont établis, un salon de coiffure, le restaurant le

Régent, une boulangerie « Le 48 » et une pizzeria ;

plus loin, résidait **notre maire Mr Brettes**. Presque en face de ces commerces se trouvait une grande propriété, délimitée par une partie de la rue du Jard, de la rue Robert Ballion, (coté mitoyen avec le domaine des Jardines), de la rue de l'Emaillerie - qui n'était qu'un chemin,

bordé de ronces où nous ramassions de succulentes mûres-et du Chemin de la Jalle (actuellement avenue Montesquieu).

Cet ensemble appartenait à la **famille Gasqueton**.

Là il y avait une piscine, des écuries, des tennis, les Girondins venaient s'y entraîner, ainsi que les joueurs de hockey sur gazon. C'était aussi une forme « d'Arche de Noé » : des lévriers Afgans, des pintades,



Affiche publicitaire (avant 1940) conservée aux Archives Municipales de MERIGNAC

de beaux chevaux, des biches, cerfs, chèvres, un bouc malodorant, que l'on essayait de chasser avec un bâton, lorsqu'il s'aventurait chez nous. La plupart des animaux traversaient la rue Robert Ballion, les barrières séparant les deux domaines étant inexistantes. C'est ainsi que « l'arche de Noé » venait brouter de notre côté, ce qui n'était pas toujours facile à gérer. Je me souviens que les biches, très familières, se régalaient des petits pois que mon père avait fait pousser soigneusement et avec amour !!

Des gitans venaient s'installer dans le parc de **Mr Gasqueton**, chaque année, pendant quelques semaines. Il y avait les « riches », à nos yeux d'enfants, avec de belles caravanes, des voitures souvent de marque Mercedes. Les moins riches installaient leurs roulottes et leurs chevaux au plus loin des mieux nantis.

Ils organisaient des fêtes religieuses, à l'extérieur, allumant de grands feux. Leurs enfants jouaient admirablement du violon, sur des airs tziganes. Ces manifestations rassemblaient les badauds, qui toutefois n'osaient s'avancer, par timidité.

L'ancienne propriété de Mr Gasqueton a un peu gardé son caractère verdoyant puisqu'elle accueille aujourd'hui plusieurs terrains de football et le restaurant du Jard pour personnes âgées. Côté avenue Montesquieu, la résidence « Les hameaux de l'Emallerie » a été construite en 1973.

Dans la **rue Robert Ballion**, au N° 26 où j'habite aujourd'hui, il y avait une petite épicerie tenue par Mme Junca, et deux ateliers de menuiserie, animés par Mr Junca, dans les années 60 et Mr Quiros, dans les années 70, assistés d'une dizaine d'employés. Nous avons conservé les bâtis de ces deux ateliers, en fond de jardin. A l'angle des **rues du président Wilson et Branly**, se trouvait un bar cave : Mr Sourouille, le patron, livrait des cantines de vin en osier, dans toute l'agglomération. Cet établissement a été transformé en restaurant, aujourd'hui « la poubelle du chef » ...

A cette époque, en effet, le vin, le pain, le charbon, le lait étaient livrés à domicile. La laitière transportait le lait dans de grands bidons, et le servait en utilisant des quarts métalliques pour doser selon la commande.

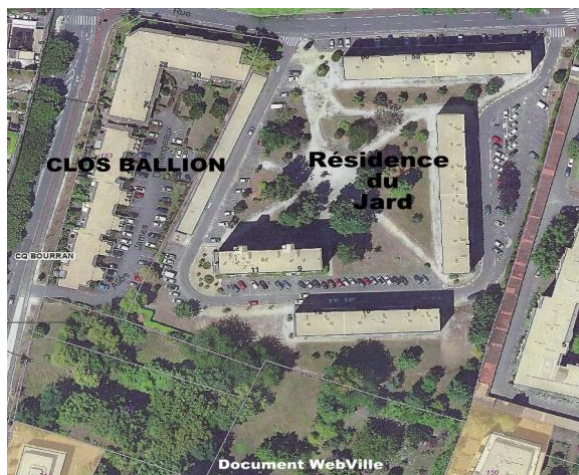
Régulièrement le « gueille-férraille » passait dans la rue, avec son âne, qui, en trotinant tirait sa charrette, dans laquelle quelques peaux de lapin étaient suspendues. Il criait très fort « marchand d'habits, gueille-férraille ». Il m'impressionnait beaucoup avec son couteau, qu'il glissait dans sa ceinture, faite de bandes de tissus enroulées autour de sa taille.

A cette époque-là, il y avait peu de moyens de communication, pas de télévision, pas de téléphone portable ni d'ordinateur, peu de voitures, nous marchions beaucoup et nous vivions simplement et joyeusement, dans ce quartier de ville à la campagne.

Voici quelques retours sur ces moments de vie qui resurgissent dans ma mémoire, avec un peu de nostalgie...

Qu'est devenu le « domaine des Jardines » ?

Au XX^{ème} siècle, le domaine sera longtemps possession de la **famille POINSOT**, de 1918 à 1975, puis une partie deviendra en 1962 la « **Résidence du Jard** » et l'autre partie « **Le Clos Baillon** » en 2001, allée James Domengeaux.



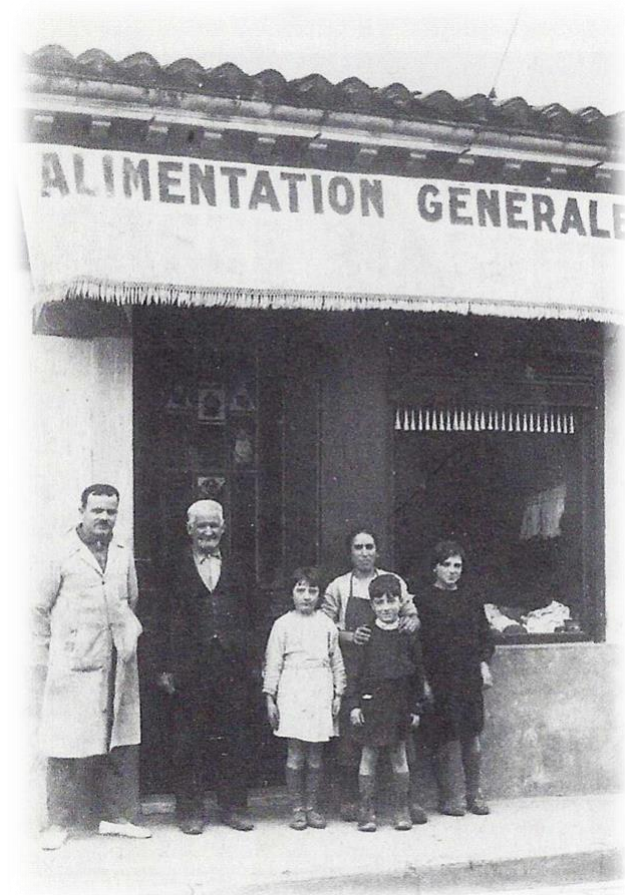


Geneviève & Bernard LAGUNA ONT VÉCU ET TRAVAILLÉ DANS LE QUARTIER DU JARD

Mon père François est arrivé à MERIGNAC en 1928. Il a acquis des bâtiments rue du Jard en face du stade qui s'appelait Parc de la Vie Au Grand Air.

Il ouvre une épicerie-alimentation générale où on trouve de tout : des fruits et légumes, des boissons au détail, de la boucherie-charcuterie mais aussi, des clous, des chaussures, des ampoules et de la parfumerie.

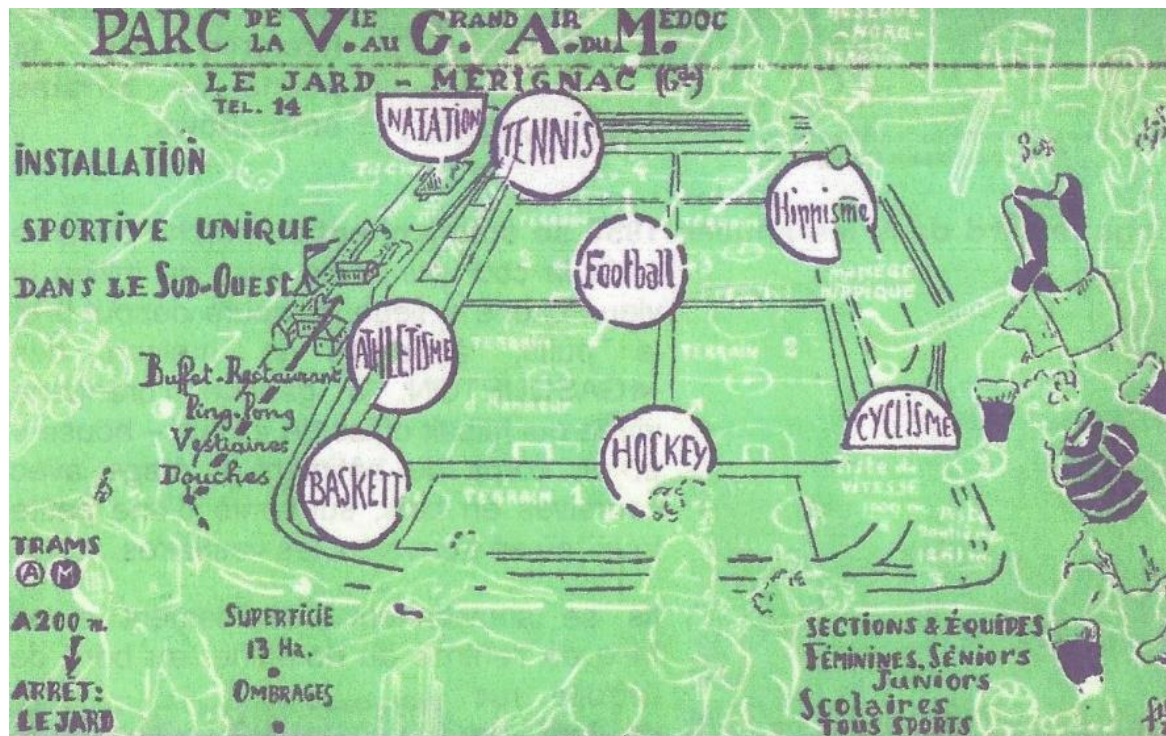
A côté se trouvait une mercerie, leur maison et un jardin



La famille LAGUNA devant son commerce, rue du Jard

En 1919, **Henri GASQUETON** avait acheté le domaine du JARD à Monsieur TUFFEREAU, propriétaire du domaine des Herbiers, dans le quartier Jean-Blanc, à CAPEYRON ; Monsieur GASQUETON y installa la société sportive « *La Vie au grand Air* », un véritable club omnisport unique dans la région, et très fréquenté.

Un des fils GASQUETON qui habitait le château en face des commerces achetait chez LAGUNA les lames de rasoir ...à l'unité.



Affiche publicitaire montrant la diversité des activités proposées par le Parc de la V.G.A.M. du JARD en 1930 (Carte postale AMM 14 Fi 178)

Mon père loue le local à côté de l'épicerie à Monsieur BOULANGER qui ouvrira un bar ; il organisait des courses cyclistes.

Il n'y avait pas de téléphone et il fallait aller chez le pâtissier CORMIER (au coin de la rue Raoul-Amat) ou chez le fils GASQUETON.

Bernard LAGUNA allait à l'école de garçons du Centre, à MERIGNAC.

Place du Jard se trouvaient une fontaine et l'épicerie de Monsieur et Madame BRUNO ; sur cette place avaient lieu les feux de la Saint-Jean, les mâts de cocagne, les cirques et les fêtes.

Sur le Chemin de la Jalle (Avenue Montesquieu actuelle), il y avait deux élevages de cochons et on trouvait un lavoir au coin de la rue Lebrix-Mesmin.

Le Jard était entouré de terrains vagues. Sur l'emplacement de Clair-Logis (devenu Bourranville) il y avait des ronces et une friche.

Robert BRETTE, le Maire, habitait MAGRIN, c'est lui qui nous a mariés.

Photo Famille LAGUNA



Je reprends l'affaire de mon père en 1967 avec mon épouse. Nous fermerons en 1981 pour ouvrir une boucherie-charcuterie au nouveau centre commercial du Clos Montesquieu qui vient d'être créé.

Les bâtiments que nous occupions rue du Jard seront d'abord remplacés par le restaurant « *Le Barbu* » et son parking, puis par l'ensemble boulangerie-restaurant du « 48 », en 2004. Aujourd'hui on trouve une pizzeria, un salon de coiffure, une boulangerie et un restaurant « *Le Régent* ».

Le château GASQUETON a été démoli et le Jard est devenu un stade municipal et un restaurant-foyer du Troisième Age dans les années 1970 ; l'ancien restaurant, occasionnellement chapelle, sera remplacé

en 2007 par un nouveau bâtiment.



Le nouveau Foyer-Restaurant du Troisième Age ouvert au Jard en 2007



**1952-1956, AU CHÂTEAU BOURRAN.
IMPRESSIONS D'UN JEUNE ÉLÈVE-
MAÎTRE SUR
L'ENVIRONNEMENT MÉRIGNACAIS**

P-F. GILLIARD

Mes études bordelaises m'ont ouvert l'entrée à l'Ecole Normale d'Instituteurs au château Bourran de MERIGNAC, en Octobre 1952.

Ce haut lieu de la formation de ce que l'on appelait depuis Charles PEGUY « *les hussards noirs de la République* » avait succédé en 1945 à l'Ecole Normale de SAINT-ANDRE-DE-CUBZAC ; nous devions à l'occupation allemande – ici la Luftwaffe – nos chambres mansardées, en haut du château, ainsi que des sanitaires où il faisait l'hiver un froid glacial !

POUR MOI, BOURRAN, C'ETAIT LA CAMPAGNE...



Derrière le château, le magnifique parc dessiné par LE BRETON au XIX^{ème} siècle est envahi par une végétation non maîtrisée ; des pistes le traversent, nous y menons notre entraînement physique : un sentiment de forêt vierge où domine le seul bruit du chant des oiseaux.

L'étang formé par la Devèze déborde régulièrement après les gros orages, et gèle entièrement pendant les hivers 1954 et 1956.

Devant le château, où passe le tram, des terrains vagues à perte de vue et quelques habitations bidonvilles en marge de la vaste zone industrielle qui à l'époque couvrait une grande partie de BOURRANVILLE, autour de la gare de CAUDERAN-MERIGNAC.

A travers cette zone bien monotone et peu attrayante, l'avenue de Bourranville bordée de platanes, permettait de rejoindre CAPEYRON.

En face du château, un casernement du matériel militaire sonnait chaque jour du clairon à ... six heures du matin...



En arrivant de BORDEAUX, à gauche de l'entrée du domaine, un vaste bâtiment longeait l'avenue de Verdun sur laquelle s'ouvraient ses fenêtres grillagées : cet ancien chai viticole, vidé de ses barriques au début du XX^{ème} siècle, nous servait désormais de salle de jeux, de cinéma et de récréation. L'ensemble a disparu dans les années soixante-dix....



Dans le Château, chaque repas nous rappelait la splendeur passée du lieu : c'est dans la salle à manger de style néo-renaissance, au plafond à magnifiques

caissons décorés et à la cheminée en bois style néo rococo, qu'avaient lieu les communications importantes relatives à la vie de l'Ecole.



Mais je sortais rarement de ce beau cadre rural : internat, priorité aux études, il fallait avant tout réussir les deux parties du bachot ! Les très rares moments de liberté, le dimanche, me conduisaient, avec quelques camarades, au bar d'une guinguette située au pied des murs du domaine, rue Alfred de Musset, sous le pont du chemin de fer de ceinture ; l'autre bar où nous aurions pu aller, le *Merle Blanc*, en face de la Gare, nous était interdit pour raison de moralité ! Les terres de Bourranville et leurs fréquentations n'avaient pas à l'époque bonne réputation !!



Malgré tout, la « *vie de château*... » présentait un certain agrément ... Nous cultivions un potager (sur l'emplacement dans le parc des jeux d'enfants, près du collège) qui alimentait les cuisines de MALOU en sous-sol du bâtiment historique, et nous révisions nos examens perchés dans les branches basses du

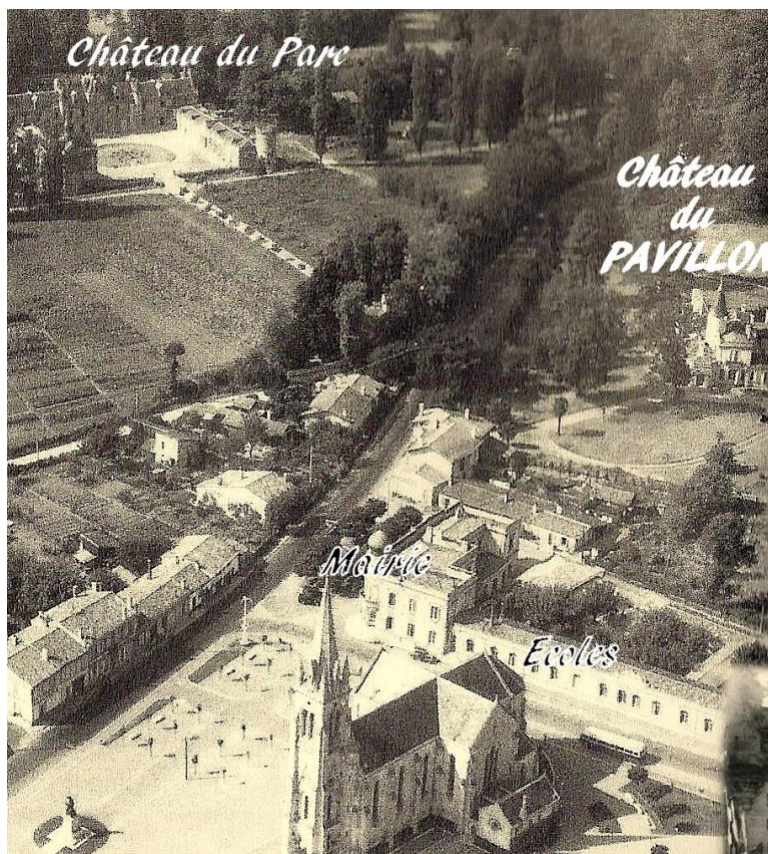
magnifique cèdre qui a disparu, en face du lac.

LE SECOND BACHOT PASSÉ, NOUS ENTRIONS DANS LA CARRIERE...

Stages d'apprentissages dans les écoles de MERIGNAC, surveillance des cantines le midi ; c'est donc à partir de la rentrée 1954 que j'ai bien mieux connu MERIGNAC, en particulier les deux écoles, celle du Centre et celle de CAPEYRON.

EN STAGE A L'ECOLE JULES FERRY, CHEZ LE DIRECTEUR, MONSIEUR MOREAU

Le tram passe bien devant le château Bourran et s'arrête au Centre du Bourg (comme on disait alors), mais les moyens financiers d'un jeune « élève-maître » étant très limités, c'est à pied que je rejoignais l'école du Centre ; presque aucune circulation sur l'avenue de Verdun... On longeait le très long mur (un des plus grands de la région !) clôturant les trois domaines de Bourran, Fontainieu et Foncastel ; au Centre, l'école cinquantenaire garçons-filles



(emplacement de l'actuelle médiathèque qui en a conservé une partie d'origine); à proximité, une fontaine municipale bien agréable quand il faisait chaud.

La cour des écoles, ouverte sur le terrain proche du château du Pavillon ayant appartenu au Ministre Albert DECRAIS, permettait de rejoindre facilement la cantine installée dans la très grande véranda du Pavillon; en face, de l'autre côté du chemin de PICHEY, se dressait la monumentale entrée du château du Parc qui surprenait par son style néo-moyennageux.



Puis c'était la forêt de pins, celle du Parc du château et celle qui entourait Pont de Madame presque jusqu'à PICHEY.

L'orchestre de l'E.N -le Normalo-Jazz- auquel je participais, animait de temps en temps des bals dans la vaste salle de la Maison Communale

(le cinéma actuel), en face de l'école Jules Ferry, de l'autre côté de la place, près du nouveau café de l'Union.; la Municipalité avait alors supprimé les urinoirs d'origine, placés à l'entrée en façade, dont la position « sous l'œil des enfants des écoles » constituait disait-on une permanente atteinte à la morale !!



A.THOMAS, au coin de la rue Edmond ROSTAND.

Des traversées de la place centrale du Bourg j'ai gardé le souvenir d'une quiétude complète des lieux, d'odeurs d'un autre temps, en particulier celle de la corne brulée qui émanait du dernier Maréchal-Ferrant oeuvrant encore au bord de la route de PICHEY, et des fragrances qui entouraient la graineterie

En revenant –toujours à pied – vers le château Bourran, mes camarades et moi passions au lieu-dit Repentit devant la plaque en faïence « Les Tilleuls » indiquant la propriété de Madame RIVIERE-BEZIAT, la doyenne des Sages-Femmes de MERIGNAC ; plus loin, nous rectifions notre comportement assez libre au passage devant la gendarmerie –sous le regard du planton qui nous semblait sévère- car les « élèves-maîtres » devaient donner l'exemple et rester irréprochables !



De temps en temps un tram ferrailant nous rattrapait, bien à droite de la chaussée, venant du lointain aéroport : c'était notre lien avec la ville de BORDEAUX.

TOUJOURS EN QUATRIEME ANNEE – DITE DE FORMATION PROFESSIONNELLE-

Nous allions quelquefois remplacer au pied levé Maîtres ou Maîtresses momentanément absent(e)s et surveiller la cantine à l'école de CAPEYRON, installée depuis 1934 dans l'ancien restaurant – dancing « le Petit Plaisance » ; si l'école était mixte- à la différence de celle de Jules Ferry – l'ambiance paraissait beaucoup plus rurale qu'au Bourg.

Depuis Bourran, aller jusqu'à CAPEYRON représentait un long trajet à pied, d'abord en traversant la zone industrielle de Bourranville, puis les prairies encore non-bâties et bordées de fossés autour de CAPEYRON : MERIGNAC alors était encore bien loin de la Ville que nous connaissons aujourd'hui...

UN RETOUR TARDIF VERS CES LIEUX DE FORMATION

Et puis la longue suite de mes études et de ma carrière professionnelle ont relégué au second plan de ma mémoire la plupart des souvenirs évoqués ici.

Mais les hasards du métier m'ont d'abord ramené à MERIGNAC à la fin des années 1960 et vingt ans après au château Bourran pour y former de jeunes professeurs venant de différentes académies, dans le cadre de *l'Institut Universitaire de la Formation des Maîtres* créé en 1989 ; j'y occupais un bureau qui fut il y quarante ansune des chambres de mon internat de 1952.

Avec l'impression d'avoir bouclé un cycle de ma vie, la boîte aux souvenirs s'est alors rouverte : associée à un grand intérêt pour l'Histoire, elle montrait désormais la voie à la recherche et à l'écriture, avec mon épouse, d'une Histoire des quartiers de MERIGNAC et de celle du château de ma jeunesse.



Devant le château de Bourran, au bord du lac, une promotion d'élèves-maîtres pendant l'hiver 1954, avec le Professeur d'Education physique à gauche ; l'auteur du récit précédent n'avait pas encore dix-huit ans (*Photo collection privée*).

Mars 2018

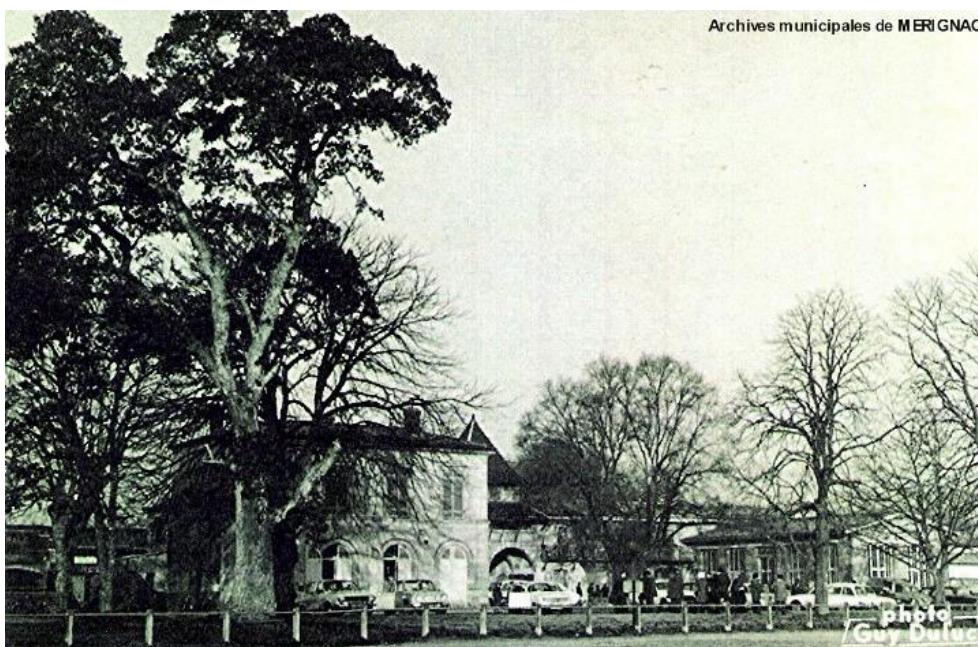


SOUVENIRS DE MADAME CATHERINE JACQUIER-GASQUETON

Je suis née en 1928 au JARD ; mon père, Henri GASQUETON, avait acheté le domaine le 5 Septembre 1919, à Monsieur et Madame TUFFEREAU, avec une partie de la dot de ma mère ; sur ce vaste domaine de treize hectares, monsieur TUFFEREAU élevait des vaches laitières.

Mes parents avaient six enfants : Nicole, Philippe, Claude, Hubert, Françoise et moi, Catherine.

Nous habitons la maison de maître, et mon père avait transformé une partie du domaine en terrains de sport, donnant à ce lieu le nom de « *Vie au Grand Air du MEDOC* », reprenant en le modifiant le titre du magazine illustré sportif créé à BORDEAUX en 1898 par Pierre LAFITTE, passionné de cyclisme.



La maison de maître du Jard et ses dépendances ont disparu dans les années 1980 ; le domaine avait appartenu de 1874 à 1880 à Gérard de MONTESQUIEU, descendant de l'écrivain célèbre, qui fut un temps maire de MERIGNAC. On entrait dans le domaine par un porche surmonté d'une tour carrée ; à droite de la photo se trouvait une orangerie vitrée où sera ensuite installé le club-house du stade actuel.

Mes souvenirs de petite fille

C'était la campagne : nous étions entourés de prés, de jardins, de bosquets et de vignes ; les animaux peuplaient notre environnement : des chevaux – mon père passait la matinée et l'après-midi en se promenant dans le domaine – et il avait cinq lévriers afghans ; nous avions des biches, des vaches bordelaises et des moutons astrakans qui tondaient les pelouses du stade...

Une fois un cirque s'était installé, et mon père qui aimait beaucoup les animaux avait gardé un zèbre et un lionceau !

Mon père avait aussi beaucoup d'affection pour les gitans qui s'installaient sur une partie du Jard, comme pour ceux qui fréquentaient son château de SAINT-ESTEPHE, dans le Médoc.

J'allais à l'école libre près de la Vieille Eglise de MERIGNAC, dirigée par mademoiselle PISTRE. Et j'ai gardé le souvenir qu'un jour, ne sachant pas faire un problème, j'ai demandé à mon frère qui l'a rédigé, mais mademoiselle PISTRE a dit qu'il était faux ! Le soir, mon frère s'est écrié « Elle est folle »... Le lendemain j'ai répété ce propos à la maîtresse : elle était furieuse !

Mais malgré cela, mademoiselle PISTRE fut la préceptrice de mon frère HUBERT qui avait des difficultés scolaires à Tivoli.

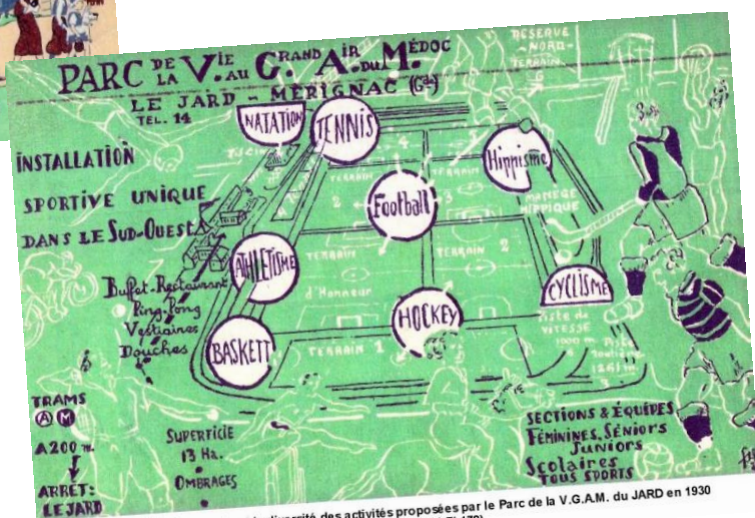
Pendant la guerre de 1940, les Allemands se sont installés dans notre maison sous la direction d'un général très poli ; il y eut même un moment une DCA placée sur le Jard ; un jour, en visant des oiseaux, les soldats nous ont tué une vache !

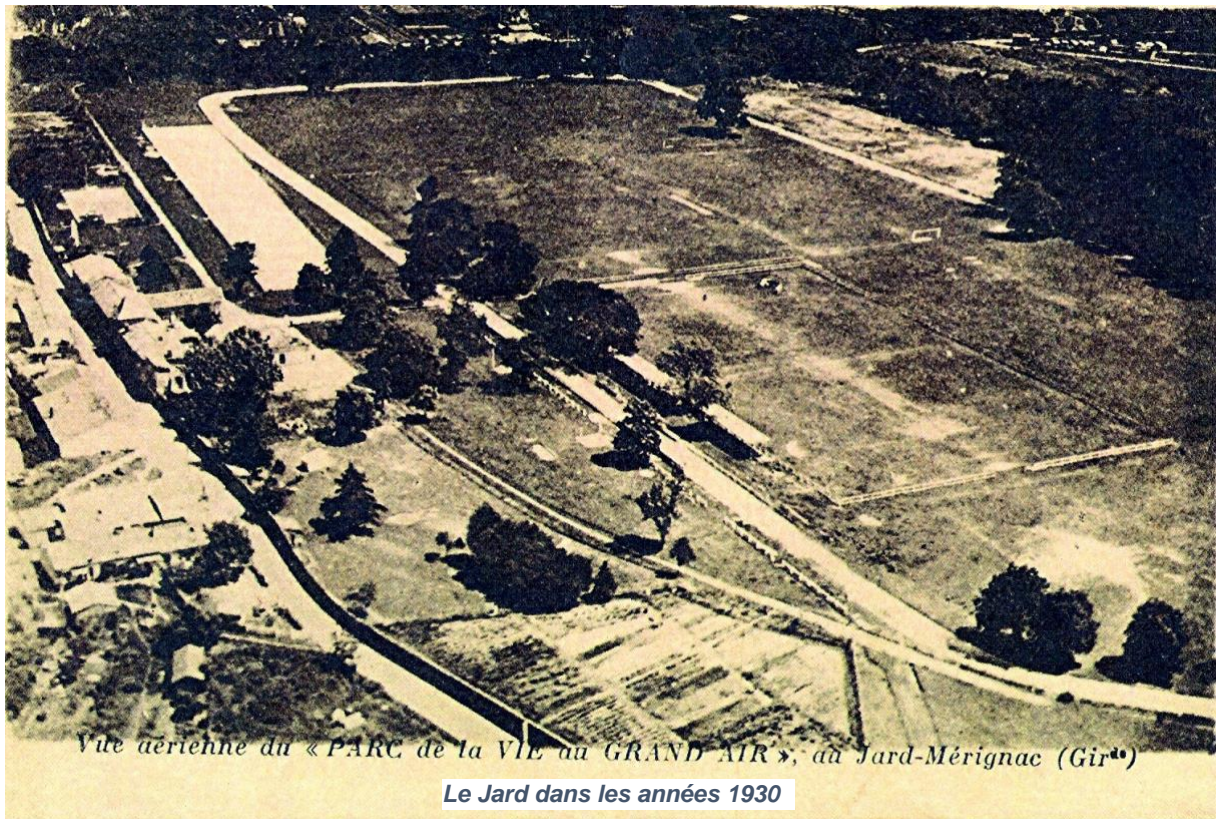
Un chantier de Jeunesse, création du régime de VICHY, était installé sur la plaine du Jard, créant un passage régulier de jeunes gens.

La Vie Au Grand Air, un club omnisport, un centre général d'entraînement

LA V.G.A.M c'était plutôt chic avec des tennis, le tir à l'arc, le Hockey, la piscine entourée de tamaris, les promenades hippiques, une piste de cyclisme... et le club de football des Girondins qui venait s'entraîner.

Mon père avait imaginé des affiches publicitaires pour faire connaître le jard et attirer sportifs, promeneurs ou adeptes d'une vie au grand air ; en voici deux exemples :





Le fils POINSOT, un original propriétaire aux JARDINES, près du Jard, venait depuis BORDEAUX avec une carriole nous rendre visite car il était amoureux de ma sœur Françoise...

Sur le jard, les concours étaient nombreux ; je pratiquais le cheval et le hockey sur gazon ; j'ai d'ailleurs participé deux fois aux championnats du Monde à Amsterdam et à Folkestone en Angleterre. Après les entraînements, on prenait un pot dans l'orangerie : c'était sympathique !

*

* * *

Ma mère faisait son marché en face du domaine, rue du Jard, chez les LAGUNA qui vendaient de tout, boucherie, épicerie, quincaillerie...

Après l'école primaire, je suis allée au Cours SAINT-ANDRE à BORDEAUX et j'ai fait des études de Droit avec le professeur LAJUGIE.

Je me suis mariée en 1953. J'ai vécu trois ans à ZURICH où mon mari était chef d'escale à Air FRANCE, puis trente ans à PARIS.

Plus tard, j'ai étudié l'Histoire de l'Art à l'Ecole du LOUVRE, à PARIS.

J'ai repris des études pour être commissaire-priseur ; pendant un stage chez monsieur CORNETTE DE SAINT-CYR j'ai fait la connaissance de la comédienne Marie LAFORET...

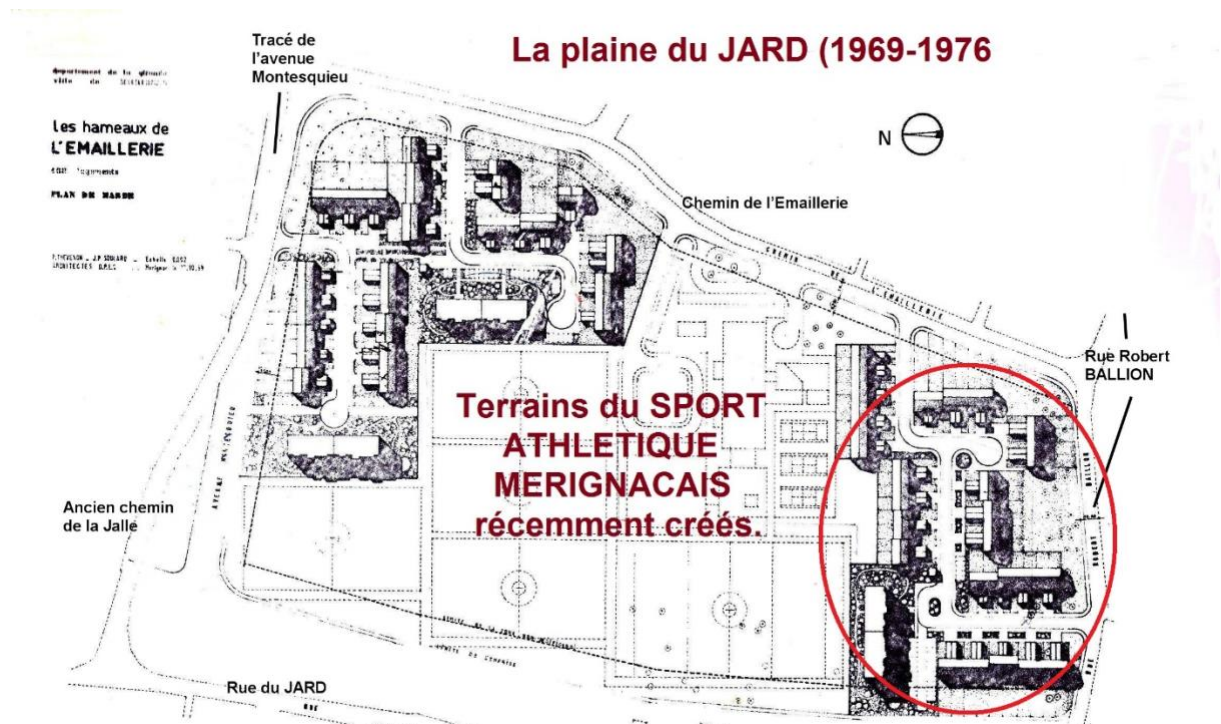
Puis j'ai arrêté les études car j'avais huit enfants.

A BORDEAUX où je vis seule maintenant près du Jardin Public, j'ai redécouvert avec nostalgie des photos du domaine où j'ai passé toute ma jeunesse.

Qu'est devenu le domaine du Jard ?

Dans les années 1950, l'activité footballistique de la VGAM a fortement régressé et cédé la place au hockey bordelais qui fait du Jard son sanctuaire ; Henri GASQUETON loue les terrains à la *Villa Primrose* et aux Girondins de BORDEAUX : en 1953, La Radio Télévision Française filme pour la première fois sur le Jard les championnats de hockey !

A l'aube de la décennie 1970, l'afflux de population sur MERIGNAC crée une forte demande de surface à construire ; les GASQUETON vendent leur domaine : les six hectares Nord et Sud du terrain au promoteur immobilier lyonnais CORNILLIER (voir le plan ci-dessous des constructions prévues)



Seule la partie Nord sera lotie (*Hameaux de l'Emallerie*), le reste finira par être racheté par la Municipalité pour créer l'actuelle plaine des sports du JARD.

La maison de maître a été détruite, ainsi que les constructions donnant sur la rue du Jard ; seul est demeuré près des tribunes un des derniers chène-liège de MERIGNAC...